

J'allais à Chambéry! . . . Je me sens tressaillir  
En entendant ce nom. — Quel triste souvenir!  
Là, j'ai passé des jours sans bonheur et sans charmes;  
J'avais si peu de goût pour le métier des armes!  
Moi qui surtout aimais vivre tranquillement  
M'imposer tout-à-coup la vie de régiment!  
Laisser l'humble crayon pour une énorme lance!  
Le grattoir pour un sabre, un pistolet immense  
En plus, pour compléter ce charmant attirail;  
Que voulait-on de moi? quel était le travail  
Qui m'attendait? — Hélas! quel soldat j'allais faire,  
Je n'avais pas du tout la pensée meurtrière!

Ah! quelle vie charmante, et comme on s'amusait!  
Le matin dès l'aurore une trompette sonnait  
Le réveil, et cet air me faisait tressaillir  
Chaque fois; il marquait l'heure d'aller subir  
Les tourments journaliers. — Manoeuvrer sans relâche  
A cheval, puis à pied; ramasser, quelle tâche!  
Les marrons chauds, surnom qu'on donnait aux crottins,  
Et sous peine d'amende encore, avec les mains;  
Malmené par des chefs stupides et farouches,  
Manger deux fois par jour la maigre soupe aux mouches  
Astiquer et polir armes et fourniment,  
Ce sont-là les attraits qu'offre le régiment.

Souvent à l'écurie, en train de travailler,  
Je regrettais le temps heureux de l'atelier!  
Un excellent balai remplaçait mes pinceaux.  
Dieu! qu'on avait de soins pour ces mandits chevaux!  
Comme on les dorlotait, comme on avait du mal,  
J'aurais voulu souvent être un peu mon cheval!

Comme il est loin ce temps! il me semble rêver,  
Quand par ces souvenirs je me laisse entraîner!

Je me vois à Lyon, plus tard, puis à Versailles,  
Et puis un jour enfin j'ai franchi les murailles  
De ce Paris vanté! — C'est là qu'un certain jour  
Nous étions à Longchamps, attendant notre tour  
De passer la revue de l'homme trop fameux,  
Qui devait rendre un jour tant d'êtres malheureux!  
Il venait d'arriver devant le régiment  
Quand notre colonel, un peu trop brusquement,  
S'élança sur ses pas. — Alors cet empereur,  
En entendant ce bruit, se retourna de peur;  
J'ai surpris un regard alors, indescriptible,  
Rempli de passions, qui m'a paru terrible;  
Au plus vil assassin, au plus lâche voleur  
Se croyant découvert, il aurait fait honneur!

Quand le malheur, un jour, est venu nous surprendre  
J'ai revu ce regard et j'ai pu le comprendre.

---

Sur un chemin poudreux, il faisait jour à peine,  
Un cavalier pensif, laissant flotter les rênes,  
Allait tout doucement au pas de sa monture,  
Admirant le tableau de la belle nature;  
Le soleil se levait, la rosée dans les champs  
Brillait, l'oiseau chantait sa chanson de printemps,  
Mille voix acclamaient le bel astre du jour  
Qui venait réveiller la nature à l'amour.

Tout semblait me sourire en faisant ce chemin,  
Car j'allais à Colmar! — C'est là qu'un beau matin  
Je finis de payer ma dette à la patrie.  
Devenu musicien, de valet d'écurie  
Que j'étais, je sortis enfin du régiment  
Que je ne devais plus revoir. — Quel changement  
S'est opéré depuis! et comme tout est vain!  
Ce temps a disparu comme un rêve lointain! . . .